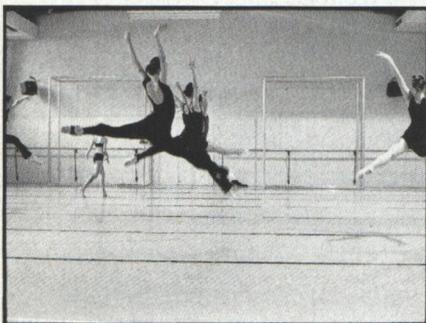


BERTRAND RÉVILLION
A RENCONTRÉ

MAURICE BÉJART



Le célèbre chorégraphe propose un nouveau spectacle consacré à Mère Teresa de Calcutta (1). L'occasion de rencontrer cet immense artiste profondément habité d'une quête spirituelle originale, nourrie aux sources de l'Orient.

PHOTOS : **STÉPHANE OUZOUNOFF**
POUR PANORAMA ●

Bertrand Révillion : D'où vous est venu ce désir de bâtir un spectacle autour de Mère Teresa de Calcutta ?

Maurice Béjart : Difficile d'expliquer comment naît un nouveau spectacle. C'est toujours une aventure singulière. Je n'ai personnellement jamais rencontré Mère Teresa mais cela fait de nombreuses années que cette femme me fascine.

Une mère Teresa que, pourtant, on ne « verra » jamais dans le spectacle...

Je ne souhaite pas, en effet, qu'une danseuse « joue » Mère Teresa, s'habille du célèbre sari blanc bordé de bleu. Je préfère suggérer les choses. On voit une femme enseigner la danse à des enfants. Elle parle ●●●

« La dan
un ar

*se est
sacré »*



●●● en empruntant des textes réellement écrits ou dits par Mère Teresa. On la voit agir parfois comme elle, distribuer par exemple des écuelles de riz à ceux qui ont faim. Mais libre à chacun d'y « voir » ou non la célèbre sœur de Calcutta.

En quoi Mère Teresa vous touche-t-elle ?

O h, il y a tellement à dire ! Ce qui me touche, c'est à la fois sa profonde chrétienté et son ouverture à toutes les religions. Le premier texte d'elle, que l'on entend en début de spectacle, affirme cette chose merveilleuse : « Il faut travailler à ce qu'un musulman soit un bon musulman, un hindou, un bon hindou et un chrétien, un bon chrétien... » Je suis touché qu'une femme comme elle, totalement inscrite dans sa tradition chrétienne, totalement fidèle à l'enseignement de son Église, ait cette liberté de cœur et d'esprit vis-à-vis des autres religions, des autres voies culturelles, mystiques, religieuses qui mènent, elles aussi à Dieu...

Toute l'action, toute la vie de Mère Teresa est inspirée par sa foi en Dieu. Vous-même, Maurice Béjart, vous êtes un artiste inspiré...

Je me méfie un peu de ce mot. Sans doute, au départ de toute action, qu'elle soit religieuse, humanitaire ou

artistique, il y a l'inspiration. Mais il faut ajouter aussitôt qu'il y a aussi beaucoup de réflexion et de travail. L'inspiration ne suffit pas. J'ai coutume de dire que j'ai construit ma carrière avec dix minutes de réflexion et dix heures d'exercices à la barre par jour...

Créer un spectacle autour de Mère Teresa vous a-t-il permis de mieux la découvrir ?

O ui. J'ai lu à peu près tout ce que l'on peut lire d'elle et sur elle. Mais c'est en créant cette chorégraphie que je me suis mis à vraiment découvrir, presque de l'intérieur, son itinéraire. Je crois qu'au-delà des races, des cultures différentes, les réactions humaines sont les mêmes. Nous partageons toutes et tous le même fond de vérité. Des êtres comme Mère Teresa sont simplement davantage « transparents » à cette vérité... Le travail du chorégraphe, comme de tout créateur, est d'essayer de s'en approcher...

Une démarche spirituelle ?

O ui, bien sûr.

Ce questionnement spirituel, l'avez-vous toujours eu ?

J'ai été élevé dans un pensionnat catholique, le Sacré-Cœur, à Marseille. J'y suis entré à quatre ans et j'en



Dans son école de Lausanne, Maurice Béjart répète sa nouvelle chorégraphie : « Mère Teresa et les enfants du monde ».

Une danse qui ne contiendrait pas une infime parcelle divine et sacrée ne serait plus une danse.

suis sorti après mon Bac! J'ai donc effectivement baigné fortement dans une culture chrétienne qui a nourri mes premiers regards sur l'existence. Mon père, le philosophe Gaston Berger, se passionnait pour les questions spirituelles. Il avait entrepris des études très savantes sur l'Orient, il apprenait le chinois. J'ai donc bénéficié d'une double influence : le catholicisme classique transmis à l'école (j'allais à la messe presque tous les matins et j'étais même enfant de chœur!) et cette fenêtre ouverte par mon père sur les autres religions et les spiritualités orientales. J'ai su, très tôt, qu'il y a plusieurs chemins qui mènent à Dieu...

Votre mère n'a, hélas, pas eu le temps de participer à cette éducation...

Elle est morte lorsque j'avais sept ans. Je n'en conserve qu'un très vague souvenir.

Une blessure intense pour un enfant. L'aventure artistique a-t-elle été pour vous une voie de consolation ?

Il m'a fallu construire ma vie sur une absence. Pendant des mois j'ai perdu le sommeil. Mon père était obligé de me prendre dans son lit pour me rassurer. Et puis ma mère est progressivement entrée dans le royaume de mon imaginaire, elle est un peu devenue comme les visages des saintes sur les tableaux accrochés sur les murs de mon collège...

Vous dites qu'aujourd'hui elle danse avec vous...

J'ai construit un ballet sur elle, « Casse Noisette », que l'on a donné au Châtelet, à Paris, il y a trois ou quatre ans. J'avais retrouvé des photos d'elle, dont la plupart dataient d'avant ma naissance. Elle est devenue un personnage dans le panthéon de ma mythologie personnelle. Les souvenirs que je garde d'elle sont ceux que ma famille m'a racontés. Le petit garçon que j'étais a sans doute beaucoup souffert mais je crois avoir, malgré tout, été heureux. Mon père s'est remarié et j'ai eu la chance de vivre avec une belle-mère extraordinaire qui m'a beaucoup aidé.

Vous dites souvent que la danse est un art à la fois populaire et sacré...

À l'origine, la danse est un art sacré. En Inde, la danse est d'origine sacrée, en Chine également, dans la

religion juive aussi où l'on voit le roi David danser devant l'Arche d'Alliance. Ce n'est que beaucoup plus tard, surtout dans le christianisme, que la danse a perdu son caractère sacré. Comme s'il fallait évacuer le corps de la religion.

La danse est, pour vous, une forme de liturgie ?

Elle est une liturgie dans la mesure où elle dit quelque chose de l'homme et de sa relation à Dieu. J'ai assisté à des messes qui étaient de sublimes ballets, parce que ces liturgies avaient gardé le sens du geste et du symbole. Je pense notamment à certaines liturgies byzantines. Je garde aussi en mémoire une très belle liturgie de Pâques, célébrée à Venise par le futur Jean XXIII.

Danser, regarder danser, c'est aussi apprendre à se recueillir ?

Tout ce qui nous met en relation avec l'Être est recueillement. L'art ne sert à rien s'il se résume à n'être qu'une voie d'évasion, de distraction. Sa vraie vocation, c'est de nous mettre face à nous-même, face à notre propre mystère. L'art, parce qu'il nous met en contact avec le Beau, est certainement un chemin de recueillement. Une danse qui ne contiendrait pas une infime parcelle de dimension divine et sacrée ne serait plus une danse. Que l'on ait ou non conscience de cette dimension sacrée qui, souvent, s'exprime à notre insu.

Pendant un certain nombre d'années, cette dimension sacrée de la danse ne vous a-t-elle pas un peu échappé ?

Lorsque j'ai commencé à danser, la danse est devenue pour moi presque la seule religion, la seule ascèse. Il n'y avait place pour rien d'autre. C'est une rencontre avec un maître zen japonais qui m'a aidé à prendre conscience de la dimension sacrée, mystique de la danse. Pendant trois ans, j'ai pratiqué intensément le zen avec, chaque jour, des temps de méditation, des exercices corporels et un régime alimentaire spécifique.

Qu'avez-vous trouvé dans le zen ?

Dans la danse, on se soumet à une forte discipline. J'ai retrouvé dans le zen la même discipline à la fois musculaire, alimentaire, en plus fort, en plus ●●●

Je crois que tout est sacré parce que tout vient de Dieu.

●●● précis. Et j'ai pleinement pris conscience qu'il n'y a pas d'un côté le corps et de l'autre l'esprit. L'un et l'autre sont totalement liés, l'un influence l'autre et réciproquement. Les techniques zen, en vous aidant à mieux percevoir votre propre corps, à mieux l'habiter, vous ouvrent une voie spirituelle. Le zen m'a offert une voie d'unification.

Lorsque votre maître zen est mort, vous vous êtes mis en quête d'une autre voie ?

J'ai effectivement cherché à parfaire ma démarche et, comme mon père m'en avait montré l'exemple, je me suis intéressé aux spiritualités orientales. On m'a un jour demandé de monter un spectacle en Iran : « Le jardin des roses ». J'ai alors souhaité rencontrer des musiciens iraniens. L'Iran était, à l'époque, dirigé par le Shah qui m'a envoyé d'excellents musiciens à Bruxelles, là où je vivais et où je répétais mon futur ballet. Ces musiciens iraniens étaient tous les jours au studio où ils accompagnaient la chorégraphie naissante. Le contact n'était pas très bon avec eux, je les sentais sur la réserve. Il a fallu trois semaines pour que l'un d'entre eux vienne me trouver pour m'avouer que lui et ses collègues n'étaient pas très heureux de venir accompagner un ballet occidental.

D'où provenait leur malaise ?

Ces musiciens étaient de vrais spirituels. Ce qu'on leur demandait équivalait un peu à faire chanter les chœurs de l'abbaye de Solesmes sur la scène de l'Opéra de Paris ! Ces musiciens arrivaient tout droit de Shiraz où ils vivaient un islam très pieux et ils se retrouvaient à Bruxelles au milieu de danseurs et de danseuses à peine vêtus. Le choc culturel était rude !

Et pourtant le courant a fini par passer entre vous...

Oui. Les musiciens m'ont dit une chose merveilleuse : en regardant la manière dont je créais le ballet à partir de leur musique, ils ont peu à peu acquis la conviction que j'étais un peu de leur famille, que ma démarche était, comme la leur, ancrée dans une spiritualité. En travaillant huit heures par jour ensemble pendant trois semaines, il n'était pas possible de tricher. Nous nous sommes compris... Et lorsque nous sommes arrivés en Iran pour donner no-

tre spectacle, ces musiciens m'ont fait un vrai cadeau : ils m'ont emmené rencontrer leur maître qui, habituellement, ne recevait personne et refusait de jouer sa musique en public. Ce grand maître soufi a joué longuement pour moi et j'ai vécu une expérience très intense qui a été pour moi la source d'une grande percée spirituelle.

Qu'avez-vous trouvé dans le soufisme ?

C'est très difficile de mettre des mots sur une telle expérience. Je ne sais pas si je suis capable de raconter, de trouver les mots justes. Je ne suis pas encore au niveau où je pourrais enseigner, transmettre à d'autres ce qui fait le cœur du soufisme.

Le soufisme est la branche la plus spirituelle, la plus mystique de l'Islam...

Oui. Le soufisme est totalement originaire de l'Islam, nourri de la tradition de l'Islam, mais il est aussi ouvert à toutes les religions. C'est tout le contraire d'une religion fermée, sectaire, violente... C'est effectivement une tradition mystique. Lorsque je l'ai rencontré, je me suis retrouvé comme chez moi car, depuis l'adolescence, j'étais un fervent lecteur de Jean de la Croix, le grand mystique chrétien espagnol. J'ai trouvé chez ce maître soufi la même voie spirituelle. Chacun était dans sa tradition mais ils se rejoignaient sur l'essentiel, c'est-à-dire la quête de Dieu.

Un Dieu caché...

C'est le grand thème de « la nuit obscure » que Jean de la Croix développe dans un magnifique poème que je récitais déjà par cœur, en espagnol, à dix-sept ans. Toutes les grandes traditions mystiques abordent ce thème de la nuit dans laquelle se trouve l'homme qui cherche Dieu.

S'il vous fallait nommer une chose que le soufisme vous a apportée, que diriez-vous ?

L'unité. Le modèle occidental est celui de la dispersion, de l'éclatement. Nous passons notre temps à nous divertir de nous-même ; un divertissement que Pascal dénonçait déjà en son temps. Moi, j'ai horreur de me distraire, j'ai au contraire le désir de me rassembler, de me concentrer sur l'essentiel.



Y a-t-il une initiation particulière ?

J'ai suivi les enseignements de mon maître, je l'ai aussi beaucoup écouté jouer sa musique. Et puis il m'a écrit un texte dans lequel il m'accepte parmi les disciples qui suivent sa voie.

Avez-vous des temps de prière quotidiens ?

Oui. Il y a, bien sûr, des moments dans la journée réservés à la prière et à la méditation. J'ai absolument besoin de silence et de solitude. Le soir, notamment, j'accepte rarement de sortir. Je rentre chez moi pour lire, méditer, écouter de la musique... Mais attention à ne pas voir, dans cette attitude, une sorte de dichotomie entre ces moments de prière et le reste de la journée. La Présence est constante...

Que voulez-vous dire ?

Ma prière ne s'interrompt pas au moment où je vais travailler. Ce qui fait l'unité de ma vie, c'est cette relation à Dieu, quelles que soient mes activités. Le drame de la civilisation occidentale, c'est qu'elle oblige les hommes à découper leur vie en tranches : il y a le temps professionnel, le temps familial, le temps des copains, et, accessoirement, le temps pour Dieu. Le rapport de l'homme occidental au temps est un rapport totalement morcelé où certains temps détruisent les autres. C'est absurde ! Travailler spirituellement à faire l'unité, c'est chercher à vivre sa vie comme une continuité. Personnellement, je ne ressens pas d'arrêt entre les moments où je me consacre à la prière et les moments

où je travaille. Il n'y a pas de différence. Ce qui fait la grande force de personnalités comme Mère Teresa, c'est justement que leur vie est totalement unifiée.

L'unité, c'est pour vous le maître mot ?

S'unifier, c'est se donner les moyens de se trouver... Le chemin spirituel authentique est, je crois, celui qui nous fait passer de la dispersion à l'unité. Il nous faut sortir de Babel et des eaux du Déluge pour retrouver le Paradis, c'est-à-dire l'unité perdue avec Dieu...

Un Dieu qu'il faut davantage chercher en nous que dans le ciel ?

Dieu est tout. Il est présent dans toute sa Création. Pourquoi le chercher puisqu'il est partout ? Dieu est dans la lumière qu'il crée, dans les flots qu'il crée, dans le ciel qu'il crée, dans l'homme et dans la femme qu'il crée...

Pour vous, il n'y a pas de frontière entre le profane et le sacré ?

Non. Je crois que tout est sacré parce que tout vient de Dieu. Il y a, bien sûr, un profane dévoyé qui se détourne de sa nature sacrée. Mais, à l'origine, tout est sacré. La Création est le miroir de Dieu.

Pour « voir » Dieu au travers de sa Création, il faut une âme pure...

Il faut L'aimer, L'honorer, Le suivre mais il faut aussi reconnaître que nous ne saurons jamais qui ●●●

●●● Il est vraiment. Vouloir définir Dieu, chercher à l'enfermer dans nos mots, c'est déjà mentir. Nous sommes, en fait, incapables de concevoir vraiment qui Il est. Prenons un exemple tout simple : je peux comprendre et voir qu'un grand immeuble est composé d'une certaine d'appartements. Par contre, je ne peux pas concevoir comment un appartement pourrait contenir une certaine d'immeubles. Vouloir essayer de comprendre Dieu, c'est comme si nous essayions de faire rentrer des centaines d'immeubles dans un petit appartement.

Dieu dépasse notre entendement...

Dieu est infiniment plus grand que nous.

S'il faut un mot, cependant, pour essayer de l'approcher...

Ce mot, c'est évidemment le mot « amour ». C'est le seul, je crois, qui ne travestit pas l'image de Dieu. Mais encore faut-il bien l'employer et le définir. Mère Teresa savait, elle, ce que ce mot veut dire ! « Si tu veux être libre, soit captif de l'Amour », dit une sentence soufie...

Vous êtes né dans le catholicisme et vous avez changé de tradition religieuse...

...Non, je n'ai pas changé!

Expliquez-moi.

Lorsque j'ai découvert le zen, j'ai pris conscience que ses pratiques spirituelles étaient très proches de ce que faisaient certains moines chrétiens au XIV^e siècle. Même constat pour le soufisme dont la démarche est très voisine de la mystique chrétienne. On dit parfois que je me suis converti à l'Islam. Je n'aime pas beaucoup ce mot de « conversion », trop ambigu : il laisse entendre que celui qui se convertit oublie la richesse de sa foi originelle. Il y a une autre démarche possible : non pas renier sa spiritualité originelle mais l'ouvrir, pour l'enrichir, à d'autres sources.

La démarche du Pape qui a réuni à Assise tous les grands responsables des religions pour une prière pour la paix vous a ému ?

J'y ai vu un geste formidable qui témoigne d'une grande liberté d'esprit. Les voies spirituelles sont multiples.

Mais mènent-elles au même Dieu ?

C'est ma conviction. Dieu est unique.

N'y a-t-il pas un risque de syncrétisme ?

Je ne vois pas ce qu'il y a de syncrétique à constater que les grands mystiques de différentes religions se retrouvent sur quelques lignes de force essentielles. J'ai retrouvé dans l'enseignement de mon maître Soufi des chemins spirituels déjà ouverts en leur temps par de grands mystiques chrétiens comme saint Jean de la Croix.

Certains Occidentaux se méfient, aujourd'hui, d'un Islam trop souvent assimilé à ses dérives intégristes...

L'intégrisme, d'où qu'il vienne, est une offense à Dieu. Il faut le refuser tout en essayant d'en comprendre les causes. Je crois que l'intégrisme islamique trouve ses racines dans l'injustice économique. L'emprise des pays occidentaux riches sur les pays pauvres suscite du ressentiment. Les intégristes se servent de la religion à des fins politiques, comme le faisait l'Inquisition.

Les intégristes parlent de « guerre sainte »...

La seule guerre sainte acceptable, c'est celle que l'homme mène contre lui-même, contre les forces qui, en lui, l'éloignent de Dieu.

Vous croyez à l'action de forces du mal dans notre monde ?

Comment pourrait-on nier une telle évidence !

Vous dites, Maurice Béjart, que Dieu est infiniment plus grand que nous. Cela veut-il dire que, même au cœur de votre prière, vous vous adressez à Quelqu'un que vous ne connaissez pas ?

Je ne suis pas d'accord ! Bien sûr que je sais à qui je m'adresse ! Mais comment le dire ? Mettre des mots sur le cœur de l'expérience spirituelle, c'est la trahir, inévitablement. Il y a un moment où il faut savoir entrer en silence, renoncer à dire l'indicible... ●

(1) « Mère Teresa et les enfants du monde », le 18 novembre 2002, à 20 heures, à l'Opéra comique, à Paris. Réservation sur place, par tél. au : 0 825 00 00 58 ou par internet : www.opera.comique.com.